

## LA VALLÉE DU REYRAN

Guy SANGUINET

Dès la préhistoire, la vallée du Reyran attira les hommes. À l'époque ligure, les hauteurs qui la dominent servirent de refuges.

Les Romains l'empruntèrent pour faire passer l'aqueduc qui approvisionne la ville. Ils ont exploité la forêt dont le bois servait de matériau à la construction navale. Plus tard, ce bois sera une des matières premières vouées à l'exportation. Les archives font état de nombreux navires en instance de chargement dans la baie de Fréjus.

La vallée du Reyran réputée pour la fertilité de ses terres à blé et ses pâturages, reprit vie à partir de la fin du X<sup>e</sup> siècle et attira les bergers.

C'est la vallée la plus riche de Fréjus. Les Fréjusiens l'appelaient fièrement "la vallée rose" car Fréjus fut sacrée capitale européenne de la pêche précoce, avant que cette culture s'installe dans la vallée du Rhône. D'essentiellement agricole, elle s'est orientée dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle vers un essai d'industrialisation. En effet, à côté de la culture du pêcher se développa l'exploitation du charbon (mines de Boson et autres) qui, acheminé par voie ferrée hippomobile, contribua à l'approvisionnement en gaz de la ville.

La catastrophe du barrage de Malpasset, en 1959, ravagea complètement la vallée du Reyran et détruisit son arboriculture.

Sur le plan régional, Fréjus occupe un emplacement géographique idéal car elle se situe, entre Marseille et Nice, au débouché de deux vallées larges et profondes qui permettent la communication avec la Provence intérieure, les vallées de l'Argens et du Reyran.

Camille Jullian<sup>1</sup> relève ainsi la situation : « *Fréjus est bâti au seul endroit de cette longue suite de rivage où les montagnes s'écartent pour faire place à une large vallée. Depuis Marseille jusqu'à Gênes, elles ne cessent pas de suivre le bord de mer; elles forment une muraille abrupte et continue, qui ne s'entrouvre qu'à une seule place, celle où l'on fonda Fréjus. Là, entre les deux puissants massifs des Maures et de l'Estérel, débouche la plaine de l'Argens, la seule clairière que l'on trouve dans cette épaisse forêt de monts qui couvre le sud-est de la Gaule.*

*Fréjus est encore mieux situé comme porte terrestre que comme situation maritime. Son importance stratégique est considérable sur les routes de mer ; elle l'est bien davantage sur les routes de terres, car la ville commande la grande chaussée militaire par laquelle, en venant d'Italie, on pénètre à l'intérieur des Gaules ».*

### Découvrons la vallée du Reyran et son torrent

Le Reyran avait mis des millions d'années pour façonner lentement, pellicule après pellicule, une terre idéale et la déposer dans une vallée au plus large de 1,5 km. Cette couche alluvionnaire de plusieurs mètres reposait sur une plaque d'argile épaisse. Ce sol léger, légèrement acide, perméable, était en permanence imbibé d'eau par le lit souterrain du torrent. L'eau s'infiltrait et s'accumulait sur la couche profonde, ce qui donnait une fraîcheur inestimable. (Aujourd'hui la plaque d'argile est presque mise à nue).

---

1 Jullian (C), *Fréjus romain*, Paris, 1886, p. 8.

En plus de ce phénomène, la vallée bénéficiait d'un microclimat dont on profite encore. Les vents d'ouest sont tamisés par les collines du Colombier, ceux de l'est par l'Estérel.

Le torrent naît pas loin, au nord de Bagnols-en-Forêt, village situé à 16 km de Fréjus. Il longe des vallons étroits, il tourne droit vers le sud lorsqu'il arrive un peu plus haut que Malpasset pour déboucher dans une plaine que nous appelons la plaine du Reyran. Le caractère de ce *riou* comme on dit en Provence, c'est qu'il n'a pas de source. Pas de source pérenne, s'écoulant toute l'année. Il n'est alimenté que par l'eau de pluie. Comme les pluies sont irrégulières dans notre région, le cours du Reyran est irrégulier : il est à sec neuf mois sur douze. Cependant, et c'est très important, il reçoit presque toutes les eaux du massif de l'Estérel, l'un des plus anciens massifs de France.

Notre région a une particularité en régime de pluie, c'est la "Chavanne". Elle se produit surtout en automne, sans que personne ne puisse la prévoir, l'arrêter... à un certain endroit qui n'est jamais le même. Il tombe un grain localisé, mais d'une telle force qu'il emporte tout. Cela se produit souvent, au moins une fois par an. L'eau tombe si fort qu'elle n'a pas le temps de s'infiltrer dans le sol, elle coule en emportant la terre, le gravier, les pierres, etc.

Cinq ans avant la construction du barrage de Malpasset il a été calculé qu'il tombait sur l'Estérel en moyenne un mètre d'eau par an. Normalement, un fleuve digne de ce nom devrait chaque mois rouler 1/12 de son volume d'eau annuel, mais pour le Reyran il a été démontré qu'en octobre/novembre il coulait souvent 1/3 de ce volume. Sous notre climat à tendance tropicale, le Reyran peut en un seul jour transporter 1/10 de son volume total. En six mois froids, il roule 93 % de son eau et en six mois chauds à peine 7 % . Après un fort orage, on a mesuré un débit pendant six heures de 120 000 litres d'eau par seconde. Ce qui fait qu'en six heures, 2 millions et demi de m<sup>3</sup> d'eau partaient de l'Estérel à la mer, occasionnant au passage de graves dégâts aux cultures tout en perdant une eau précieuse qui nous manquait par ailleurs. On comprend maintenant pourquoi l'idée de construire un barrage a germé dans l'esprit de hauts responsables.

Ce Reyran pendant des siècles a été l'enfant capricieux que nul n'a jamais pu dompter. On ne l'imagine pas en le voyant aujourd'hui. Oui, il a été la source d'abondance des propriétaires de la vallée, considérés de tout temps comme les plus favorisés. Jusqu'à la Révolution, notre évêque ou son chapitre en ont été les principaux propriétaires ; ils avaient des fermiers qui ont pu acheter la plupart de leurs terres lors de la vente des biens d'église. Par contre, en étudiant notre histoire locale, on a tôt fait de voir qu'il a fait payer cher aux Fréjusiens ses immenses largesses.

Jamais, et il faut le retenir, jamais les Fréjusiens n'ont habité la plaine, par peur des crues subites du Reyran. On appelle *la plaine* tout ce qui est situé au sud de la voie de chemin de fer. Dans ce bourg essentiellement agricole, tous les agriculteurs rentraient chaque soir coucher en ville avec leur cheptel.

Savez-vous que les Fréjusiens trop pauvres pour endiguer sérieusement leur torrent ont subi pendant des siècles les dégâts de ses inondations, la force de ses eaux suffisait à rouler de l'Estérel dans la plaine des quantités et des quantités de sable, grave, roche etc ..

Savez-vous que les pelles mécaniques creusant les fondations des immeubles du groupe de l'Argentière situé de l'autre côté de la voie de la SNCF ont mis à jour à faible profondeur un étalage invraisemblable d'objets domestiques romains divers. Cela a fait dire à Daniel Brentchaloff, alors conservateur du musée archéologique, qui dirigeait les fouilles : « *la vie domestique importante à cette époque à cet endroit, s'est arrêtée d'un seul coup, victime d'une crue meurtrière du Reyran* ». Les archéologues pensent qu'après cette destruction du premier *Forum Julii*, les Romains se sont installés sur les hauteurs où l'ancienne ville se trouve encore.

Savez-vous encore que pour combler notre ancien port romain, cause de tant d'épidémies de fièvres, on pensa y détourner en partie le cours du Reyran, par un lit artificiel partant des arènes et débouchant dans l'ancien port, en suivant le trajet de l'actuelle voie de la SNCF. Les Fréjusiens comptaient sur la force du Reyran pour apporter gratuitement les matériaux nécessaires au comblement du port. Le premier jour où il fut dévié, il emporta toutes les installations en quelques heures, avec la même aisance que le 2 décembre 1959, quand il emporta le barrage qui venait de se remplir pour la première fois.

## L'agriculture dans la vallée du Reyran

Pendant des siècles, on n'y cultive que des céréales, avec des rendements très importants, le blé en particulier, les luzernes et le foin. C'est surtout là que l'on cultive le tabac, depuis un temps incontrôlable. Supprimée en 1789, cette culture fut rétablie en 1817 et strictement surveillée. En 1817 on dénombrait douze propriétaires exploitants autorisés, sur 22 hectares, et cela dura jusqu'en 1915.

Un rapport statistique du maire de Fréjus du début du XIX<sup>e</sup> siècle, précise : « *La commune, possédant un bon et vaste terroir, c'est sur l'agriculture, source de toutes les prospérités, que doivent porter toutes les améliorations désirables. Les céréales, le fourrage de luzernes et le tabac constituent nos principaux produits agricoles.* »

La culture de la vigne remonte à Fréjus au moins à l'époque romaine, elle ne constitue pas une culture principale mais d'appoint. La vigne n'occupait pas comme de nos jours une parcelle entière de terrain, mais seulement une partie, « un rang de vigne, un rang de légumes ou autres ». Chacun des viticulteurs aménage sa propre cuve. Vers 1790 la culture de la vigne régresse.

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle on constate une décadence agricole à Fréjus, en général. On l'attribue à deux causes principales<sup>2</sup> :

- Le terroir est coupé par des torrents qui le dévastent. Les coupes de bois, le défrichement des coteaux ont comblé leur lit. Les inondations détruisent les cultures.  
Le syndicat des digues du Reyran qui allait enfin apporter la solution de la réfection des digues du Reyran ne date que du 29 janvier 1852.
- La suppression de l'évêché et de ses satellites : chapitre, communauté religieuse, et des gabelles<sup>3</sup>. Les grandes propriétés appartenaient pour la grande majorité à l'église ; il fallut attendre de nombreuses années avant que les biens nationaux passent dans de nouvelles mains et permettent à nouveau l'embauche de la plupart des ménagers agricoles fréjusiens.

Les statistiques officielles sont témoins d'une instabilité des récoltes. En 1842, on produisait 20 000 hl de blé. Dix ans après on n'en note que 3 300.

Les cultivateurs se recyclent, la vigne remplace les céréales. En 1876 le phylloxéra apparaît. On possède à cette époque 295 hectares de vignoble. Le seul moyen de se défendre est d'arracher et de remplacer par des plans qui résistent au phylloxéra. En 1879, la superficie du vignoble est de 310 hectares, en 1901 on compte 1 100 hectares. Les viticulteurs ont dominé la situation.

Pourtant la vallée n'a pas encore donné tout ce qu'elle est en mesure d'apporter. En 1860, grâce à un professeur d'agriculture qui s'appelait monsieur Barle, nos agriculteurs apprennent que la culture ne devait pas se limiter aux céréales, au fourrage, à la vigne et au tabac.

2 M. Foucou, J. Avignon, *Fréjus – Le temps retrouvé*, éd. Équinoxe.

3 Incidence de l'impôt que l'église ne payait pas.

## **L'arboriculture dans la vallée du Reyran**

Nos agriculteurs apprirent donc qu'il existait l'arboriculture. On ne le savait pas. En effet le terreau local, spécial, était favorable, ce terreau à dominance sableuse dont la composition était en gros : de 50 à 90 % de sable, de 5 à 15 % d'argile et de 7 à 30 % de limon. Ce sol, déjà décrit, maintenait une fraîcheur inestimable pour la culture du pêcher. De tous les arbres fruitiers, l'on trouva en effet que celui qui convenait le mieux était le pêcher. Avec le microclimat qui s'ajoutait à la qualité du sol, les fruits mûrissaient au moins huit jours avant nos concurrents directs, c'est-à-dire les Pyrénées-Orientales. Commercialement c'était très important.

Nos agriculteurs ont-ils su en profiter ? Oui, mais pas sans mal. C'était en 1860 et en 1900, soit quarante ans plus tard, la pêche ne démarrait pas car nous ne savions pas, comme partout en France d'ailleurs, commercialiser la pêche.

Il faut savoir qu'à cette époque un fruit ne se cueillait que mûr, qu'en ce qui concerne la pêche, la simple pression des doigts pour la saisir ne lui laissait que 24 heures avant de commencer à pourrir. La pêche était donc difficilement transportable. Si elle était intransportable, il était inutile de la cultiver.

Pourtant deux hommes se sont acharnés. Ce sont ceux qui ont lancés la pêche de la vallée du Reyran, Maurice Martel et Antoine Castagne.

Ces braves gens cueillaient la pêche tous les jours, mûres bien entendu, les mettaient dans des corbeilles à linge, intercalées avec une feuille de vigne : une feuille de vigne, une pêche, une feuille de vigne, une pêche etc. Ils en avaient cinq hectares chacun. Entendons-nous, pas cinq hectares d'arbres car on plantait les arbres par rangées alternées avec de la vigne.

Ils chargeaient les corbeilles pleines dans leur charrette et le soir, à la fraîche pour qu'elles se conservent mieux, ils partaient à la ville la plus proche c'est-à-dire Cannes. Il existait déjà le train à cette époque, mais la compagnie n'aurait jamais pris ces fruits en charge de crainte qu'ils n'arrivent invendables. Arrivés à Cannes nos deux paysans n'étaient pas au bout de leur peine car là, deux grossistes les attendaient, qui savaient bien que les fruits pouvaient supporter le trajet dans un sens, mais qu'ils n'auraient pas supporté le retour, d'autant plus que la route de l'Estérel n'avait pas l'aspect d'aujourd'hui. Si on les apportait, il fallait les laisser et à n'importe quel prix.

Deux grossistes en cerises du Luc, messieurs Brun et Codou ouvrent à notre pêche le marché parisien en 1892. Les agriculteurs apprennent alors qu'un fruit doit se cueillir lorsque sa "joue" atteint une certaine maturité, de couleur rouge. Si on le cueille à ce stade, son goût n'est pas altéré et il continue de mûrir. Encore dur le fruit peut supporter manutention et trajet. Les arboriculteurs adoptent d'abord les emballages des cerises, des petites corbeilles en osier de 3 à 5 kg de fruits, ou bien de petites caisses en bois de 1, 3 et 5 kg de fruits rangés de telle sorte que rien ne bouge pendant le transport et fermées par un dessus en bois et clouées. Le résultat fut sensationnel : les pêches arrivaient à Paris en bon état, au moment où il n'y en avait pas et où le fruit se vendait le plus cher. C'est à ce moment là que l'on commença à se servir du train pour expédier les pêches à Paris et ailleurs, car ce nouvel emballage a permis dès 1903, à monsieur Castagne d'atteindre le marché londonien, puis ceux d'Oslo, Amsterdam, Bruxelles, etc.

Le procédé se transforma ensuite, et ce n'est que vers 1914 que l'on trouva un emballage qui rendait la pêche plus attractive et plus populaire. C'était le cageot, que nous appelons à Fréjus le « mussy », du nom du fabricant. Il y avait plusieurs couches de fruits et donc, pour le même coût on en transportait davantage. Puis, les cageots se superposèrent et la pêche devint accessible à tout le monde. D'un seul coup, alors que la production était de 500 quintaux par an, elle passa à 50 000 quintaux.



Verger



Transport des cageots



Conditionnement



Triage des pêches à la coopérative



Exposition à Paris

En 1930 le train s'adapte et se met en température dirigée, c'est-à-dire que l'on chargeait des pains de glace, qui étaient fabriqués à Fréjus dans les wagons, de façon à retarder la maturité du fruit.

Cependant, les paysans ne gèrent pas totalement leur production et ce système par grossiste parisien interposé ne leur convient pas. Ils décident de créer une coopérative fruitière. Elle est construite au bas du quartier Sainte-Brigitte juste derrière le Domaine de Saint-Pons, en pleine vallée du Reyran. Elle démarre à la récolte de 1959, une date tristement historique de Fréjus, et elle ne traitera qu'une seule et unique récolte. Les archives ont disparu, balayées avec la coopérative, mais le président Louis Fabre, qui avait créé cette coopérative, a confié de mémoire à Marcel Foucou le résultat de la production. En cette année 1959 on avait expédié : 850 tonnes de pêches, 450 tonnes de poires, 600 tonnes de pommes, 100 tonnes de prunes et 100 tonnes de raisins.

## Le barrage de Malpasset

Le problème de l'eau à Fréjus est crucial. Plutôt que de laisser filer l'eau du Reyran à la mer comme nous l'avons vu, le conseil général du Var relance les diverses administrations et leur demande de coordonner leurs études et de soumettre un projet. Le 3 août 1950, la décision de construire le barrage est prise.

La mise en eau a lieu à l'automne 1954. Il sera veillé à ce que le barrage ne soit jamais rempli. Il ne le sera pour la première et la dernière fois que le jour de la catastrophe, le 2 décembre 1959 à 21 h 13. La force de l'eau vient de rompre le barrage de Malpasset. Ce torrent sauvage, capricieux, le Reyran, en 20 minutes, comme pour punir les Fréjusiens de l'avoir muselé, emporte le mur qui lui avait oté sa liberté mais aussi l'épaisseur de plusieurs mètres d'un riche limon qui faisait la fortune de la vallée. L'eau a tout raboté jusqu'à l'argile stérile.

Fait unique, le riche terroir de la vallée du Reyran disparaît, rayé de la carte agricole de la France

### **Qu'ont fait les paysans après ?**

Au milieu de la vallée, le long du lit du Reyran, le limon est parti. Le flux extrêmement violent l'a en partie projeté sur les bords de la vallée. Des tas énormes de limon épargné vont être transportés, égalisés, là où il a disparu. Bien sûr, l'épaisseur en est considérablement réduite. La vallée se reprofile petit à petit et on entreprend de nouvelles plantations. Tout semble bien repartir sur ce nouveau terrain, pourtant au bout de quelques années les pêcheurs dépriment, pour deux raisons : la couche de terre n'était pas suffisante, et le nouveau lit bétonné du Reyran, rendu étanche, n'apportait plus au sol la fraîcheur indispensable à la culture du pêcher. La vallée était condamnée : plus de pêcher, plus de culture rentable. La vallée, à part quelques vignobles, est devenue une zone de jachère.

Ce n'est qu'après la catastrophe et après avoir maîtrisé ce monstre que les Fréjusiens ont osé enfin aller habiter au sud de la voie ferrée. Ceux qui avaient osé le faire en pensant être à l'abri derrière la voie surélevée ont vu leur maison disparaître et sont disparus avec.

Cette catastrophe eut également de graves conséquences inattendues sur le devenir agricole de Fréjus. Profitant de subventions importantes pour la reconstruction de la cité, l'urbanisme s'est développé ; l'eau, l'égout, le gaz, l'électricité, les routes sont arrivés dans des endroits seulement connus des chasseurs. La valeur spéculative des terrains s'est élevée dans des proportions importantes. Beaucoup d'agriculteurs se sont laissés tenter.

### **Essai d'industrialisation de la vallée**

Les richesses du Reyran ne se limitaient pas à l'agriculture, même si l'on relève dans les archives que la vocation de Fréjus a été et n'a été qu'agricole. Pendant le XIX<sup>e</sup> siècle et jusqu'à la dernière guerre on a exploité dans cette vallée un riche bassin carbonifère.

Pourquoi cette exploitation, qui employait plus de 120 ouvriers, n'a-t-elle pas marqué l'économie de la ville ?

Pourquoi ne disait-on pas alors, parlant de Fréjus, qu'elle était ville agricole et industrielle ?

### **Le bassin carbonifère du Reyran**

Il se compose de deux sites : Fréjus-Nord; plus particulièrement riche en anthracite, et Fréjus-Sud qui comprend trois zones d'exploitation de houille et de schistes bitumineux : Bozon, La Madeleine et Auriasque.

Dans un premier temps on exploite le gisement sans faire de différence entre la qualité du charbon de houille et du schiste, car tout est destiné au chauffage.

Puis, l'exploitation va s'intensifier et plusieurs compagnies se succèdent, avec l'appui de la commune qui voit l'intérêt qu'elle peut en tirer pour son économie.



À Boson on isole la houille des schistes bitumineux.

À cette époque des villes s'équipent en éclairage fonctionnant avec du gaz provenant de la distillation de la houille. Fréjus est autorisée à s'éclairer au gaz (décrets impériaux des 16 mars 1859 et 19 mars 1865) On aménage une voie ferrée à traction animale Bozon-Fréjus, longeant la voie antique de la vallée du Reyran pour transporter jusqu'au Pouvadou la houille extraite (Le Pouvadou était un dépôt). Les anciens se rappellent encore qu'une gare relais était aménagée au niveau de l'oratoire de Sainte-Brigitte.

Il n'existe en France que deux sites importants de schistes bitumineux : Autun et Fréjus ; celui de Fréjus est le plus riche en bitume, 6 à 8 %, alors que Autun en contient 4 à 5 %. C'est sans doute ce qui a attiré une importante société anglaise, qui s'installe dans la vallée du Reyran.

Un débouché important était en projet pour produire du pétrole à partir des schistes bitumineux. En 1866, on creuse de nouvelles galeries et on aménage les locaux de distillation. C'est ainsi qu'en 1871 a commencé dans notre vallée la distillation d'huile lourde de schistes. La main d'oeuvre importante vivait sur le site. Malgré des résultats encourageants, des problèmes d'exploitation et de gestion catastrophiques font que l'extraction se ralentit et que la distillation s'arrête en 1925.

Pendant la dernière guerre, en raison d'un urgent besoins en houille, l'extraction a repris faiblement.

Voilà pourquoi cette exploitation qui aurait dû aider à la promotion industrielle de Fréjus, à une époque où cette ville et Autun étaient les seuls producteurs de pétrole pour la France, n'aura laissé aucun souvenir.

De nos jours, quelques propriétaires maintiennent la vocation agricole de la vallée. Des pépiniéristes, des viticulteurs, des maraîchers occupent ce terroir naguère si riche, mais pour combien de temps encore?

Au mois d'avril elle s'illumine de quelques taches roses et nous rappelle que les fleurs de nos pêcheurs ont fait connaître Fréjus dans le monde et que le label de "La Vallée rose" était celui de notre vallée, la Vallée du Reyran.

Nous remercions Madame Sigari, qui nous a communiqué les photographies illustrant cet article.



